

cinéma
PAUL DESMARETS
 place du Barlet – Douai
 répondeur : 03 27 99 66 69
 hippodrome

douai
 scène nationale

PROMETS-MOI

Emir Kusturica

Né le 24 novembre 1954 à Sarajevo (Yougoslavie) Emir Kusturica fait ses études de cinéma à la F.A.M.U., l'académie du cinéma de Prague, où il réalise deux courts métrages *Une partie de la vérité* et *Automne*. En 1978, il obtient le premier prix au festival du film étudiant de Karlovy-Vary et rentre à Sarajevo où il décroche un contrat à la télévision. Ses téléfilms suscitent le plus souvent la controverse. En 1981, il réalise son premier film,

Te souviens-tu de Dolly Bell ?, qui raconte l'histoire d'une famille serbe et d'un groupe de gamins qui grandit dans le Sarajevo des années 60 et qui sera salué par la critique du monde entier. Récompensé par le prix de la critique du Festival du Film International de Sao Paulo et par un Lion d'or de la première œuvre à la Mostra de Venise, Emir Kusturica renouvelle ce coup d'éclat avec *Papa est en voyage d'affaires* qui lui permet de remporter la Palme d'Or au Festival de Cannes en 1985.

Avec ces deux réussites, il s'impose comme le meilleur représentant du Groupe de Prague et confirme ses talents de conteur et styliste dans

Le Temps des Gitans, sorte de poème baroque où les aspects des plus cruels de la vie côtoient un lyrisme quasi surréaliste, qui lui permet de remporter le prix de la mise en scène à Cannes.

En 1993, il tourne aux Etats-Unis *Arizona Dream*, avec Johnny Depp, Jerry Lewis et Faye Dunaway et remporte deux ans plus tard une deuxième Palme d'Or à Cannes pour *Underground*,

fréquent tumultueuse sur l'histoire de l'ex-Yougoslavie à travers une amitié trahie. Ce film-polémique déclenche la controverse. Choqué par ces réactions de franche hostilité, le réalisateur annonce son retrait du cinéma. Mais il revient sur sa décision et, en 1998, reprend le chemin des plateaux pour la farce débridée *Chat noir, chat blanc*.

En 2004, *La Vie est un miracle*, nouvelle comédie furieuse et bandissante, dont il a en partie composé la musique, est présentée à Cannes.

L'année suivante, cet enfant chéri de la Croisette prend la tête du jury de la compétition officielle, et en 2007, il est de retour dans la sélection avec le film *Promets-moi*.

Toujours en 2007, il adapte sur scène son film *Le Temps des gitans*, qui devient un opéra punk présenté à l'Opéra Bastille en juin. Enfin, on devrait découvrir prochainement son documentaire sur le joueur de football Maradona.

2007 (sortie France : 30 janvier 2008) - Serbie / France - couleur - 2h06 - VO

film d'Emir Kusturica

scénario et dialogues : Emir Kusturica et Ranko Bozic - histoire : Rade Markovic - image : Milorad Glusica - montage : Svetolik Mika Zjac - réalisateur deuxième équipe : Vasilije Nikitovic - décors : Radovan Markovic - costumes : Nebojsa Lipanovic - musique : Stribor Kusturica - son : Jean-Luc Audy - scripte : Andjela Ilic - maquillage : Dusica Vuksanovic - production : Rasta International et Fidélité Films - producteurs : Emir Kusturica, Olivier Delbosc et Marc Missonnier - distributeur : Mars Distribution.
 avec : Uros Milovanovic (Tsane), Marija Petronijevic (Jasna), Aleksandar Bercek (Deda, le grand-père), Miki Manojlovic (Gazda, le chef), Ljiljana Blagojevic (l'institutrice), Kosanka Ojekic (la mère de Jasna), Stribor Kusturica (Topuz), Vladan Milojevic (Runjo), Obrad Djurovic (Kum).

ENTRETIEN AVEC EMIR KUSTURICA

Le Figaro. - Que signifie cette triple mission ?

Emir Kusturica - Ça ressemble à ces injonctions des contes : va à la ville, fais trois choses et reviens. Cela semble simple, mais les conséquences qui en découlent sont compliquées. Tsane doit d'abord rapporter une icône, ce qui marque la place de la religion. Pour les Serbes, les saints sont très importants. L'icône accompagne Tsane et elle apporte l'humanité à la ville.

La religion compte aussi pour vous ?

Je suis modérément religieux, mais je considère ceux qui ne croient pas à l'existence de Dieu plus bornés que ceux qui y croient. Aujourd'hui, la personnalité est éclatée. Seul le sens de Dieu donne l'unité. Sans Dieu, vous ne serez jamais en harmonie avec le reste du monde.

Dans *Promets-moi*, il y a une opposition entre la campagne, d'où vient Tsane, et la ville où il s'initie à la modernité.

Oui, il découvre le capitalisme, les truands et les promoteurs immobiliers. Aujourd'hui, il est évident que les multinationales sont en train de détruire la démocratie. Mais j'ai traité cela par la farce et en montrant qu'on peut rencontrer partout des gens bien. Tsane trouve des jumeaux burlesques pour le guider. C'est une idée très BD. Il y a aussi ce genre de personnages bouffons dans les westerns-spaghetti. Et j'adore le cinéma de Sergio Leone, son exagération magnifique. Le souvenir que rapporte Tsane de la ville, finalement ce n'est pas une chose, mais des rencontres.

Vous-même, vous avez choisi de vivre à la campagne...

La Serbie est le dernier pays d'Europe où la pureté de l'air existe encore, à la campagne. Mais si vous vivez en ville vous n'avez tout simplement pas assez d'oxygène et cela affecte votre mental et votre manière de penser. Ces quatre dernières années, j'ai construit mon village. C'est important pour moi d'essayer de mener ensemble la vie et le cinéma. Je suis heureux quand je peux travailler en famille. Là, mon fils est l'un des interprètes et c'est lui qui a composé la musique.

Vous êtes-vous beaucoup amusé à faire ce film ?

La plupart des acteurs ne sont pas des professionnels et cela m'a donné une excitation particulière de travailler avec eux. Ils m'ont permis d'entrer dans l'histoire d'une manière fraîche. Les professionnels apportent une efficacité, mais aussi parfois une routine.

Mais vous, vous êtes un professionnel. Craignez-vous la routine ?

C'est un danger qui guette dès qu'on devient habile dans son métier. Visconti est l'un de mes cinéastes préférés, mais ses derniers films ne communiquent plus d'émotion.

Que faites-vous pour éviter ce danger ?

Je corrige ce que mes visions ont de trop précis pour laisser place à l'improvisation, j'essaie de rester ouvert à des sensations neuves et à de nouveaux défis.

Vous êtes passionné par la politique. Que pensez-vous du Kosovo ?

L'Europe veut offrir l'indépendance au Kosovo en faisant exploser la région, sans aucun souci de la minorité serbe qui se

retrouve dans une situation impossible. Beaucoup de Serbes ont péri au Kosovo pour empêcher les Turcs de s'installer en Europe, et, six cents ans plus tard, on prend une décision internationale dictée par un pragmatisme de circonstance qui brise les règles.

Propos recueillis par Marie-Noëlle Tranchant - Le Figaro

Comme le commente une truculente matrone serbe pendant le film : « Garçon, tu fais ton cinéma ». Et oui, Emir Kusturica nous refait SON cinéma, peuplé de personnages pittoresques et de tranches pas possibles. On boit beaucoup, on se bagarre souvent, on est toujours prêt à faire le coup de feu, on aime, on fornique ou on essaie. Au cœur d'une faune hétéroclite apparaissent, comme d'habitude, une foire aux animaux : ici un chaton acrobate, une vache qui vaut de l'or, des dindes maltraitées, un sanglier sadique. Sur le plan visuel, le réalisateur a toujours autant d'idées. L'histoire est conduite tambour battant, à un rythme endiablé qui ne faiblit que rarement, juste le temps de reprendre un peu de respiration pour repartir de plus belle, et le tout est accompagné, comme de coutume, par une musique aux cuivres omniprésents. C'est drôle, romantique et poétique... comme d'autres films de Kusturica. « Toujours la même chose ! » ronchonneront ses détracteurs. Peut-être, mais en tout cas on aime ce vrai cinéma et, au moins, on ne s'ennuie pas un seul instant, fait de plus en plus rare par les temps qui courent.

Philippe Descottes - Monsieur Cinéma

POUR

En envoyant son petit-fils presque adolescent dans la grande ville, grand-père Zigovic formule trois vœux : qu'il vende la vache qui l'accompagne pour acheter une icône de saint Nicolas ; qu'il fasse l'acquisition d'un souvenir qui lui réjouisse le cœur ; et qu'il trouve une jolie fille à marier... Il y a deux Kusturica : le politologue solennel - un peu pataud -, à qui des jurys cannois, solennels eux-aussi - et quelquefois patauds - accordent systématiquement des palmes d'or, *Papa est en voyage d'affaires* et *Underground*. Et le farceur - pas forcément très fin non plus - mais modeste, qui reflète les merveilles et les horreurs du monde, sans prétendre vouloir les changer. Comme Chat noir, chat blanc, son nouveau film est une farce. Un conte lubrique.

Et hystérique. Au son strident d'une musique omniprésente, des silhouettes burlesques se cognent, trébuchent, s'étalent et tentent, à leurs risques et périls, d'escalader les obstacles qui se dressent sur leur route, en défiant les lois de la pesanteur. Il y a même un homme-canon qui s'envole pour de bon, traversant les cieux et le film, tel un fil rouge hurluberlu, pour atterrir, finalement, au milieu d'une double noce (« Un ange ! », murmure alors le grand-père Zigovic ; « Satan ! », réplique aussitôt le pope), en réclamant, d'urgence, les résultats du calcio italien... Sosie du gamin qui faisait léviter les pauvres dans *Miracle à Milan*, de Vittorio de Sica, le héros d'Emir Kusturica croise, dans son périple initiatique, une série de dangereux bouffons, dont le n° 1 incontesté est interprété par un Miki Manojlovic en pleine forme et, visiblement, en roue libre.

Bajo le Boss est une immonde fripouille qui prostitue les filles, rêve de construire les premières Twin Towers serbes et éprouve des coups de foudre torrides et irrépessibles pour des dindons. On finira par le castrer, d'ailleurs, pour le punir d'avoir ainsi pollué le monde et il finira par s'enfoncer sous terre - au sens propre du terme - comme les célèbres « mecs » que Jean Giraudoux faisait disparaître dans une trappe, à la fin de *La Folle de Chaillot*. Dans un délire permanent - épuisant ! - qui n'obéit qu'à la logique de son bon plaisir, Kusturica peint un monde où les saints des icônes se mettent à pleurer devant le chagrin des grands-pères, où un colosse, droit sorti d'une BD hallucinée, bouffe tout cru un revolver, en lui trouvant un excellent goût d'esquimaux... On est en plein délire. Brillant et bruyant, Kusturica veut croire au bonheur possible de l'homme, une fois castrés les castrateurs.

Pierre Murat - Télérama

CONTRE

On aime bien Emir, il pourrait être un pote. Il est assez rock'n'roll sans se la jouer, il a le sens de la fête, du partage. Enfin, c'est ainsi qu'on l'imagine. L'embêtant, c'est son cinoche, qui ne s'arrange pas avec les années. Dans son dernier film, on passe des champs à la petite ville, on croise plein de monde, une fille solaire au milieu de trognes pas possibles, des vieux, des jeunes, des animaux à gogo. Bref, la prodigalité est une fois de plus au rendez-vous. Mais d'exubérante, elle est devenue tapageuse. Le tintamarre permanent de ce « guignol's band » en masque mal le manque d'inspiration.

Il reste bien quelques perles dans les dialogues. « Si ma mère n'existait plus, je t'aurai bien épousée. » Et la convoitée, de répondre du tac au tac : « On n'a qu'à la tuer. » Mais il faut se coltiner un bon paquet de fadaïses avant de les dénicher. On n'a rien contre les farces et attrapes sauf quand elles durent deux heures comme ici. Idem pour les gauloïseries. Tout ce qu'il y avait de rabelaisien dans l'énergie et la truculence de Kusturica tourne ici au comique troupiier. Les grosses bévues et les gros bécots rappellent d'ailleurs ces nanars campagnards des années 70, genre *La 7^e Compagnie*. On exagère un peu, mais c'est bien de circonstance.

Jacques Morice - Télérama